

BIOGRAPHIE ET FICTION DANS LES ROMANS DYSTOPIQUES DE OANA ORLEA ET VIRGIL GHEORGHIU

Alexandra Vrânceanu Pagliardini*

Biography and Fiction in Oana Orlea and Virgil Gheorghiu's dystopic novels

Abstract: This article analyses the theme of fear in *Le grand Exterminateur* by Virgil Gheorghiu and *Un sosie en cavale* by Oana Orlea. Romanian writers who chose the exile in France during the Cold War describe in their novels a dystopic world, where the dominant fear of the communist Romanian secret police, the Securitate, transforms the whole world in a prison cell. Inspired by their biography, Orlea's and Gheorghiu's novels describe the relationship between the world they escaped from and France, their new home, as permeable, thus creating a fictional world from which escape is impossible. The protagonists of Orlea's and Gheorghiu's novels are convinced that the Securitate is watching everybody and is just as omniscient and omnipresent as Orwell's Big Brother. From a narrative point of view, both Orlea and Gheorghiu use a formula that brings together the detective novel, the dystopia, and some references to their own biographies.

Keywords: dystopia, Oana Orlea, Virgil Gheorghiu, literature of exile, testimonial literature.

Un thème qui revient souvent dans la littérature des écrivains d'origine roumaine d'expression française qui ont choisi l'exil durant la guerre froide est l'angoisse que leur terre d'asile, la France, deviendra, comme leur terre-mère, une prison. J'ai choisi pour cet article deux écrivains qui s'érigent en témoins de l'histoire et qui publient deux romans ayant ce thème à huit ans de distance : *Le grand Exterminateur* de Virgil Gheorghiu et *Un sosie en cavale* de Oana Orlea¹. Dans les romans de Gheorghiu et de Orlea, il y a deux univers distincts : la terre natale, la Roumanie, décrite comme une prison menaçante, une place d'où tous les citoyens qui ne travaillent pas directement pour le parti communiste rêvent à s'enfuir, et ensuite, une image tout à fait différente, la terre d'asile, la France, symbole de la

* Universitatea din București [University of Bucharest], alexandra.vranceanu@g.unibuc.ro

¹ Pseudonime littéraire de Maria Ioana Cantacuzino.

liberté. Ces deux espaces sont décrits dans un système d'oppositions, mais le pays de refuge semble fragile, parce qu'il est menacé par les attaques de la propagande communiste et risque de se transformer et de devenir une nouvelle prison.

Ces écrivains font partie de deux générations différentes : Virgil Gheorghiu est né en 1916, tandis que Oana Orlea est née vingt ans plus tard, en 1936, mais leurs romans présentent de nombreux points communs au niveau des thèmes et de la formule narrative. L'action de ces romans a lieu à Bucarest dans les années '70 et leur intrigue se construit autour de l'évasion de leurs protagonistes d'un pays-prison, la Roumanie communiste, en France, où ils trouvent une nouvelle patrie. Mais l'évasion n'est pas un simple procès de changement de lieu et le monde libre ne protège pas suffisamment les rescapés, d'où leur sentiment perpétuel d'angoisse.

Même si *Le grand Exterminateur* et *Un sosie en cavale* ne sont ni des autofictions, ni des romans autobiographiques, Virgil Gheorghiu et Oana Orlea laissent sous-entendre qu'ils s'inspirent de leurs vies et ils utilisent leur situation d'écrivains exilés pour accentuer l'effet de réel. Leur témoignage littéraire a une certaine relevance politique et invite le lecteur occidental à lire entre les lignes et à reconnaître les références à la réalité roumaine des années '70 et '80, qui était au moment de la publication de ces romans cachée derrière *Le Rideau de fer*.

1. Le policier dystopique

Virgil Gheorghiu est devenu un écrivain assez connu en Occident après avoir publié le roman *La 25^e heure* en 1950, après avoir choisi l'exile à Paris. Fils d'un prêtre orthodoxe, Gheorghiu part à Bucarest, où il a financé ses études grâce à son activité de journaliste. Durant la Deuxième Guerre Mondiale, il devient correspondant de presse et publie trois reportages qui lui apportent la notoriété, ce qui lui permet d'obtenir ensuite un poste d'attaché culturel à Zagreb. En 1944, lorsque la Roumanie est occupée par les soviétiques, il profite de cette position officielle pour s'évader en Occident. Après avoir passé deux ans dans la prison américaine, dans un état de pauvreté accentuée et ayant de graves problèmes de santé, il arrive à Paris, où il publie le roman *La 25^e heure*, qui devient un best-seller, et où il décrit les tribulations d'un paysan roumain durant la 2^e guerre mondiale. Mais le succès de ce roman et ses multiples rééditions lui apportent non seulement la gloire, mais aussi un conflit avec deux exilés roumains très influents, Monica Lovinescu et Virgil Ierunca, les responsables pour la culture roumaine au poste parisien de Radio Europe libre. Monica Lovinescu, qui avait traduit en français *La 25^e heure*, lui demande de lui payer un pourcentage de tout ce qu'il avait gagné à la suite des rééditions, et lorsque Virgil Gheorghiu refuse, elle se venge en présentant cet auteur

anticommuniste comme un collaborateur caché du parti. Après plusieurs tentatives de suicide, en 1963, Virgil Gheorghiu devient prêtre orthodoxe à Paris et officie dans l'église de l'Ambassade de Roumanie, ce qui lui attire d'autres critiques de la part des exilés roumains de Paris, qui voient en lui un collaborateur du régime communiste. Les accusations de Monica Lovinescu, qui n'ont jamais été confirmées par les recherches des historiens, au contraire², ont laissé une forte trace, qui noircit l'image de Constantin Virgil Gheorghiu. Malgré le fait qu'il ait écrit de nombreux romans en français, dont certains des policiers à composante politique, d'autres inspirés par la religion et quelques autofictions, Gheorghiu reste dans l'histoire littéraire l'écrivain de son premier best-seller. On lui reproche le choix du policier, le style de journaliste et la technique narrative de la *camera-eye*, qu'il avait emprunté à Hemingway.

Il y a, dans le cas des romans de Constantin Virgil Gheorghiu, de rapports étroits entre biographie et fiction³. L'auteur traduit en littérature ses expériences d'écrivain exilé et décrit le manque de solidarité des intellectuels roumains exilés à Paris, qui génère un état de perpétuelle angoisse, et la conviction que le régime communiste et sa police secrète, la *Securitate*, sont omnipotents parce qu'ils connaissent tout ce qui regarde la nouvelle vie des exilés. Ces deux thèmes, le manque de solidarité et le contrôle qu'exerce la *Securitate*, même de loin, sont entrelacés, et construisent une image dystopique du monde.

Dans le roman *Le grand exterminateur*, Gheorghiu mélange le roman politique avec la formule du roman policier et d'espionnage construit autour du crime parfait. Le professeur d'histoire Traian Roman réussit à s'évader à Paris avec des documents secrets de la *Securitate*, documents qui prouvent que les soviétiques sont en train de préparer un concile pour transformer l'église orthodoxe en instrument politique: « Le but de ce Concile est de réduire l'Eglise à une institution strictement historique, dont le rôle sera d'aider à la société collectiviste universelle »⁴. Le professeur réussit à s'enfuir à Paris avec la preuve du complot et la *Securitate*

² Voir Morariu, Iuliu-Marius, « Omul din spatele *Orei 25*. Constantin Virgil Gheorghiu în dosarele Securității », *Sargetia. Acta Musei Devensis*, no. 8, 2017, pp. 373-381, pour des informations sur Virgil Gheorghiu dans les documents secrets de la *Securitate*.

³ Voir l'analyse du thème de la perte de l'identité sous l'effet de la guerre et de l'exile dans l'analyse du roman de Virgil Gheorghiu, *La 25e heure*, et son rapport avec la biographie, où Claudia Drăgănoiu observe: « Cette tragique perte d'identité recoupe d'ailleurs une expérience familière à l'auteur, lui aussi ayant eu le malheur d'être emprisonné à la fin de la guerre – non parce qu'il aurait commis un délit en tant qu'individu mais parce qu'il appartenait aux „vaincus” » (Dragănoiu, Claudia, « La „réhumanisation” de l'Autre dans *La Vingt-cinquième heure* de C. V. Gheorghiu », *Recherches*, no. 11, automne, 2013, p. 92).

⁴ Gheorghiu, Virgil, *Le grand Exterminateur*, Paris, Plon, 1978, p. 68.

décide de le tuer. Pour ce faire, ils demandent l'aide d'un agent secret, Haralamb Baxan, qui est capable de tuer à distance, sans laisser aucune trace. Ce personnage, le véritable protagoniste du roman, « est surnommé l'Exterminateur »⁵ et inspire une grande peur parce que, « quand on ne voulait pas fusiller les gêneurs, pour ne pas compliquer la situation, on envoyait Haralamb Gromownik »⁶. Malgré ses indiscutables talents, Haralamb Gromownik, surnommé Baxan, n'est pas un James Bond, au contraire, son aspect extérieur est trompeur : « Baxan est court, gros et jovial. Il est mal habillé. Mais sa présence rassure. Son visage inspire la confiance et donne de l'optimisme »⁷.

En effet, Baxan réussit à tuer Traian Roman en utilisant sa femme, Diana, qui, depuis la défection de son mari, avait été torturée jour et nuit, et qui était devenue une dangereuse agente contrôlée par les membres de la police secrète. Arrivée à Paris, Diana raconte ce qu'il lui était arrivé après la fuite en France de son mari : « On m'a promenée dans toutes les prisons de femmes de Roumanie. J'ai fait la tournée des bagnes. [...] Chaque bague a son système particulier de torture. On me l'a appliqué à tour de rôle »⁸. Le thème de la torture qui transforme définitivement le caractère et qui remplace la personnalité des victimes en les transformant en bourreaux a été décrit par Orwell dans sa dystopie *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre* et par Paul Goma dans son roman *Le chiens de mort ou La Passion selon Pitesti*. Si chez Orwell le thème de la torture qui fait tourner la victime contre ses proches est fictionnel et dystopique, Goma s'inspire d'un événement réel, qui a eu lieu dans la prison politique de Pitesti⁹. La femme de l'historien, Diana, raconte ses souffrances et se présente comme un mécanisme détruit : « Vous devez comprendre que ma machine anatomique est détraquée. Aucune machine ne fonctionne bien si on lui marche dessus et si on lui donne des coups de botte chaque jour et chaque nuit pendant des jours et nuits »¹⁰. Devenue une sorte d'automate qui suit les indications de Baxan, Diana attire son mari dans un piège et il sera écrasé par une rame de métro, mais l'accident ne pourra jamais être mis en relation avec le véritable

⁵ Ibidem, p. 64.

⁶ Ibidem, p. 153.

⁷ Ibidem, p. 151.

⁸ Ibidem, p. 191.

⁹ Voir Clit, Radu, « Le phénomène Pitești, son cadre totalitaire et la destruction du lien social », *Synergies Roumanie* no. 3 – 2008, pp. 171-185, pour des informations sur l'expériment qui a eu lieu dans la prison roumaine de Pitești. Voir aussi Ionescu, Arleen, « Makarenko's and Țurcanu's Re-Education Projects: Debunking a Myth in Romanian Historiography », *Partial Answers: Journal of Literature and the History of Ideas*, Volume 20, Number 1, January 2022, pp. 1-26, pour une analyse des principes sociologiques et philosophiques de cet expériment et ses rapports avec la pensée totalitaire.

¹⁰ Gheorghiu, Virgil, *op. cit.*, pp. 192-193.

auteur du crime, la *Securitate*. Le roman se termine avec le jugement cynique de Baxan concernant l'action de Diana: « Cette femme qui a poussé son mari sous les roues du métro est du fumier. C'est une saleté. Un résidu social »¹¹. Un autre complice au crime est le meilleur ami de Traian Roman à Paris, qui informe Baxan sur tous les détails concernant la vie privée du professeur d'histoire, même les plus insignifiantes, comme, par exemple, l'arrangement des meubles ou la dimension de son lit. « Tu me feras une description si détaillée, si complète, que je puisse voir la chambre nuptiale de Traian et Léonore, comme si je la regardais sur une photo »¹², demande Baxan à l'ami de Traian Roman.

Le thème de la trahison des proches, qui dominait la dystopie d'Orwell, et qui définit l'univers concentrationnaire est central dans *Le grand exterminateur*, où la police secrète connaît tous les détails de la vie privée. La *Securitate* est chez Gheorghiu un énorme Big Brother qui contrôle non seulement les actions des personnages, mais aussi leurs pensées et leurs relations sociales. La découverte de Traian Roman que, même à Paris, où il était convaincu d'avoir pu se sauver, il était sous le contrôle de la police secrète, le conduit à la panique et ses mouvements imprudents le portent à l'accident fatal. L'arme du crime parfait est l'angoisse générée par l'idée que les relations personnelles ont été détruites à cause du contrôle absolu de la police secrète. Le thème de la métamorphose du meilleur ami et de la femme aimée en informateur de la *Securitate* revient plusieurs fois dans les romans de Virgil Gheorghiu et apparaît aussi dans le roman de Oana Orlea.

2. La dissolution de l'identité sous l'effet de la dictature

Issue d'une famille qui avait donné à la culture roumaine des humanistes dès le 17^e siècle, les Cantacuzino, Oana Orlea (1936-2014) est mise en prison par les communistes à l'âge de 16 ans pour avoir fait des manifestes contre le régime¹³. Elle y reste pendant deux ans et résiste à l'idée de s'exiler à l'étranger parce qu'elle voulait devenir écrivaine et elle pensait ne pas pouvoir écrire dans une autre langue que le roumain. Mais, à la suite de plusieurs humiliations et surtout à cause de la censure, elle émigre à Paris en 1980 et publie son premier roman écrit directement en français, *Un sosie en cavale* (1986), qui connaît un grand succès. Elle raconte son expérience dans les prisons communistes dans un autre texte, qui prend la forme

¹¹ Ibidem, p. 213.

¹² Ibidem, p. 167.

¹³ Pour une analyse concernant le procès et la vie en prison de Orlea voir Ion, Elena, « The Red Square Organization. The Author Oana Orlea at Odds with the Communist Regime », *Research and Science Today. Social Sciences*, 2(24)/2022, pp. 247-275.

d'un entretien avec une amie, *Les années volées : dans le goulag roumain à seize ans*¹⁴, et qu'elle publie après la chute du mur de Berlin.

Dans le roman *Un sosie en cavale*, Oana Orlea dénonce le régime communiste¹⁵ en choisissant de jouer intelligemment avec des genres consacrés : elle mélange le roman policier à la dystopie, en faisant une référence implicite à *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre* de George Orwell (1949). Le pays cauchemaresque où a lieu l'action est dirigé par un dictateur appelé Kouty et par sa femme, La Bien Aimée. Même si Orlea n'indique pas explicitement qu'elle évoque la Roumanie ou les dictateurs Ceausescu¹⁶, le lecteur averti peut reconnaître où se passe l'action du roman, surtout s'il sait que l'adjectif « bien-aimée » s'associait souvent au nom d'Elena Ceausescu dans les discours officiels.

La protagoniste, Léontine, est une femme qui est obligée par la police du parti, la *Securitate*, à devenir le sosie de la femme du dictateur, La Bien aimée. L'action du roman décrit la terreur dans laquelle vit Léontine : elle perd tour à tour son travail, son appartement et son fiancé lorsque la *Securitate* observe qu'elle ressemble à la femme du dictateur et décide de la transformer dans son sosie. La dissolution de l'identité de Léontine suit plusieurs étapes : après avoir perdu tous ses repères sociaux, elle accepte de vivre emprisonnée dans le « périmètre zéro », le quartier privé du dictateur, une sorte de prison dorée fermée au grand public, pour sauver sa vie et la vie de son fils. Léontine commence à ressembler toujours plus à la Bien aimée, jusqu'à devenir le sosie parfait. Dans la description de ce procès de perte progressive d'identité, Orlea dépeint dans une manière métaphorique la vie sous le régime communiste de Ceausescu et laisse sous-entendre au lecteur que la seule manière de survivre dans ce pays-prison¹⁷ est de renoncer à son identité intime.

¹⁴ Pour un commentaire sur ce texte et la vie de Oana Orlea sous le communisme et dans l'exile voir Steiciuc, Elena-Brandusa, « La Roumanie des années staliniennes dans les écrits de deux 'Voix de l'exil' Rodica Iulian et Oana Orlea », *Francofonia*, no. 58, 2010, pp. 142-146.

¹⁵ Voir une analyse comparative des voix féminines qui décrivent en littérature des expériences dans un pays totalitaire en Alfaro Ameiro, Margarita, « La experiencia totalitaria en Europa después de la IIGM. Voces de mujer: exilio, denuncia y escritura en lengua francesa. Oana Orlea y Rouja Lazarova », *Revista de Filología Románica*, 2016, Vol. 33, Número Especial, p. 13-22. L'auteur observe le rôle de la peur dans ce roman : « El personaje de Léontine, considerada por la instancia del poder como la mejor doble que nunca había tenido Aimée, queda escrito a través del cruce de miradas de los demás personajes y aparece progresivamente sometida al miedo y a la soledad sin ninguna posibilidad para expresarse ». (Ibid., p. 16)

¹⁶ Pour une analyse du régime de Ceausescu voir Catherine Durandin, « Le système Ceausescu. Utopie totalitaire et nationalisme insulaire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, Jan. – Mar., 1990, no. 25, pp. 85-90.

¹⁷ Pour une analyse comparative du thème littéraire du pays prison, voir l'article d'Alain Vuillemin: « En ces récits d'Alan Sillitoe, d'Oana Orlea et de Michel del Castillo, les espaces totalitaires qui sont décrits correspondent à des pays fermés, clôturés, à des lieux frappés d'interdits

La vie dans le périmètre zéro où habitent, protégés par de nombreuses gardes, le dictateur, sa femme et ses sosies, est décrite grâce à plusieurs points de vue. Le roman se construit autour de plusieurs récits qui alternent les voix narratives : la narration de Léontine est complétée par d'autres récits à la première personne, appartenant aux agents qui l'avaient formée comme sosie et qui sont enquêtés avec sévérité lorsqu'elle réussit à s'enfuir. Léontine s'évade lors d'une visite officielle de Kouty et de la Bien Aimée en France, en profitant du fait que les agents ne la surveillent pas rigoureusement, en étant convaincus qu'elle avait été complètement intégrée dans le système.

Mais, même après son évasion, Léontine a peur. L'action du roman *Un sosie en cavale* débute ex-abrupto avec la conviction de Léontine qu'elle sera trouvée par la *Securitate* et tuée, même si elle se trouve en France : « Je sais qu'ils finiront par me tuer »¹⁸. Le thème de la peur domine la narration de Léontine, qui montre comment sa vie avait commencé à être gouvernée par l'angoisse, dès que la police secrète avait observé sa ressemblance à la Bien aimée et comment on l'a transformée. La peur l'accompagne tout au long de l'expérience dans le « périmètre zéro » et ne l'abandonne ni lorsqu'elle se trouve en liberté, dans une ferme en Picardie, seul élément autofictionnel du roman. L'éditeur indique sur la quatrième couverture du roman que l'auteure du roman, Oana Orlea, vit en Picardie, en faisant ainsi une sorte de clin d'œil au lecteur français qui voudrait retrouver une ressemblance entre le personnage et l'auteur.

Léontine ne réussit pas à avoir confiance en ses amis français, même si elle ne leur a pas révélé son histoire : « comme il était hors de question de lui dire que je vivais dans la peur, et qu'en plus j'étais humiliée d'avoir peur, et comme il était hors de question de lui parler d'Aimée ou de mon fils, je l'avais aidée à me forger une personnalité telle que cela lui convenait »¹⁹. Lorsque Léontine parle à un enfant qui lui rappelle son fils, qu'elle avait abandonné dans le pays, elle rêve d'avoir une vie normale : « Mettre les billes bleues, vertes et mordorées d'Aubin dans le creux de ma main et les regarder jusqu'à retrouver la non-peur »²⁰.

Mais si la peur est dominante dans la narration à la première personne de Léontine, dans les autres récits, comme par exemple dans le rapport de Joachim, l'agent de *Securitate* qui l'avait formée comme sosie, Léontine semble différente,

et aussi à des contrées dévastées, ravagées par les dictatures » (Vulleimin, Alain, « L'espace totalitaire à travers *Travels in Nihilon* [1971] d'Alan Sillitoe, *Un sosie en cavale* [1986] d'Oana Orlea et *Mort d'un poète* [1989] de Michel del Castillo », *Analele Universității din Craiova. Seria Științe Filologice. Limbi și literaturi romanice*, no. 1-XXIII, 2019, p. 212).

¹⁸ Oana Orlea, *Un sosie en cavale*, Paris, Seuil, 1986, p. 9.

¹⁹ Ibidem, p. 15.

²⁰ Ibidem, p. 22.

une femme forte qui réussit à contrôler sa peur, ce qui explique le fait qu'elle ait réussi à s'évader. Dans son récit, Joaquim apprécie que Léontine faisait semblant d'avoir peur, mais qu'en réalité elle contrôlait ses sentiments :

De tous les sosies d'Aimée qui furent mes élèves, Léontine fut, sans aucune doute, la plus dure, la seule aussi à ne pas avoir peur. Car elle n'avait pas peur, Léontine, non, non, mais elle simulait. Peut-être jouait-elle le jeu à la perfection et allait-elle jusqu'à croire à sa peur artisanale, pour nous cacher et se cacher à elle-même le plaisir qu'elle commençait à prendre à sa nouvelle vie, malgré tous les inconvénients. C'est *avant* qu'elle avait eu réellement peur ; une fois qu'elle se vit accepté dans le monde du Périmètre Zéro, dont l'accès est interdit aux citoyens ordinaires, sa peur se mua en orgueil. La traquée était en train de s'implanter dans l'épicentre du pouvoir.²¹

Par contre, l'Actrice qui avait donnée des leçons de récitation à Léontine durant sa formation comme sosie, est l'exemple même de citoyen qui se laisse dominé par la peur de perdre sa carrière et sa position sociale, et qui est donc parfaitement manipulable par la police secrète. Joaquim continue sa réflexion sur la peur :

La peur de l'Actrice, la peur, la peur. Elle s'en fait un boa, se l'enroule autour du cou, elle en fait sa religion et l'adore. [...] L'Actrice a choisi la peur défensive. [...] C'est la peur la plus courante, qui a l'avantage d'être individualisée : L'Actrice, par exemple, ne fera jamais rien qui puisse mettre en péril son emploi au théâtre, mais aussi, elle fera tout pour ne pas le perdre. [...] Il nous revient juste un petit travail d'entretien à faire. Et voilà, l'Actrice marche à la peur comme un bateau à la vapeur, et les autres aussi, tous, enfin, presque tous.²²

Ce raisonnement, qui analyse les étapes de la formation de Léontine comme sosie, montre comment les agents infligent à leurs victimes « la peur du gibier constamment pris en chasse »²³ et qu'ils sont convaincus que « tout s'obtient par une peur bien tassée »²⁴. Lorsqu'elle est entre dans le *Périmètre Zéro*, « Léontine, au début au moins, crut être entrée au royaume où il n'y a ni joie, ni peur »²⁵, mais, selon Joaquim, « Léontine appartient à la génération possédant les anticorps

²¹ Ibidem, p. 85.

²² Ibidem, pp. 87-88.

²³ Ibidem, p. 88.

²⁴ Ibidem, p. 193.

²⁵ Ibidem, p. 89.

capables d'enrayer la peur. Dans son cas, la seule chance que nous avions était de forcer la dose »²⁶.

Le thème de l'angoisse définit tous les personnages et même les agents secrets, « les habitants du Périmètre Zéro n'avaient qu'une peur, celle d'en être exclus »²⁷. Dans cet univers dystopique, le peuple voit dans le couple de dictateurs une sorte d'animal mythique à deux têtes et « les animaux à deux têtes ont toujours engendré des peurs plus profondes que les autres »²⁸. Ce sentiment réapparaît dans les dernières lignes du roman quand, dans sa ferme de Picardie, Léontine pense : « Je ne veux pas acheter des jumelles. Elles donneraient une forme précise à ma peur. Je veux, moi, une peur libre. La peur du libre arbitre. Je sais qu'ils finiront par me tuer. Je n'ai aucune idée du moment qu'ils choisiront pour le faire »²⁹.

Malgré son apparence de roman policier, *Un sosie en cavale* est une réflexion sur le manque de liberté dans un pays devenu prison, où l'angoisse annule les autres sentiments et remplace les liens sociaux. Chez Orlea, le thème de la trahison des proches est, comme chez Virgil Gheorghiu, central : si au début de l'action le fiancé de Léontine se sépare d'elle après une visite de la *Securitate*, qui le menace de détruire sa carrière, à la fin du roman Léontine sera trahie par son propre fils, devenu informateur.

3. Bucarest, lieu dystopique

L'univers de ces romans est dominé par la présence du Rideau de fer, qui sépare le monde en deux : d'une part, il y a la Roumanie communiste, espace dystopique, une prison dominée par la peur, et de l'autre côté il y a la France, décrite par Orlea et Gheorghiu comme une terre d'asile. Ce type de représentation de l'espace européen est commun dans les romans de l'exil écrits dans les années 70-80. Dans les romans de Orlea et de Gheorghiu, Bucarest est un lieu dystopique. Au début du roman *L'exterminateur* de Gheorghiu, la ville est introduite ainsi :

Bucarest signifie *Ville de joie*. [...] Le 23 août 1944, Bucarest fut occupée par l'Armée rouge. Depuis, la ville est devenue triste, grise et laide. [...] En plus de la misère, il y a la peur. Tout le monde a peur. [...] La surveillance de la République carcérale roumaine fut transmise aux *aparatskis*, aux membres du parti carcéral, le parti communiste roumain.³⁰

²⁶ Ibidem, p. 194.

²⁷ Ibidem, p. 97.

²⁸ Ibidem, p. 113.

²⁹ Ibidem, p. 251.

³⁰ Virgil Gheorghiu, *op. cit.*, pp. 11-12.

Orlea décrit la ville où se passe l'action du roman en mettant en évidence son aspect d'univers concentrationnaire, mais ne nomme pas explicitement Bucarest ; en revanche, elle décrit certains événements très connus à l'époque, comme la démolition du centre historique de Bucarest par Ceausescu à la fin des années 70, ce qui permet au lecteur de lier l'action du roman à la ville natale de Oana Orlea :

Terre de décombres. Montagnes, cols, vallées, collines. Grandes baies de gravats, débouchant sur le néant. Débris d'objets, méconnaissables sous leurs nouvelles formes, nées de la destruction. Le rouge des briques éclatées, poutres emmêlées battant pavillon de chiffons multicolores. Ici et là, quelques maisons restées debout, fragiles, témoins en sursis, à l'orée du souvenir et de l'oubli. Sur les murs, un slogan peint en lettres blanches : VIVE LA FRATERNITÉ ENTRE LES PEUPLES. Gros plan sur une bassine bleue : à l'intérieur, une oie aux plumes recouvertes de boue, au cou infiniment long. En arrière-plan, une femme, l'éternelle fouilleuse de décombres. (...) La vieille ville n'existe plus. Ce 16 mm a été confisqué à un petit reporter amateur.³¹

Cette citation représente la description d'un film qui décrit les ravages produits par les démolitions du centre historique de la ville, film que Léontine contemple dans le périmètre zéro et qui contribue à son angoisse. La destruction de sa propre identité est complétée par la destruction de sa ville natale, transformée par les dictateurs : « Plus de pleurs. Plus de rires. Le fumier de la peur dégageant les miasmes de la décomposition »³².

Un autre thème qui apparaît dans les romans d'Orlea et Gheorghiu est le désir de s'enfuir d'un pays devenu prison : « Fuir ! Ce mot fluide traversait les pensées et s'en écoulait, lentement, en emportant les déchets d'un rêve désespéré. Le pays se rêvait ailleurs »³³. Chez Gheorghiu, dès les premières pages du roman, le lecteur arrive à savoir que « Les habitants de Bucarest ont un seul rêve : s'évader »³⁴, mais vu que « la chasse à l'homme est ouverte toute l'année »³⁵, ils ont peur de le faire.

La trahison des proches est un autre thème qui rapproche ces deux romans, parce que chez Orlea et Gheorghiu les amis et les membres de la famille sont des

³¹ Oana Orlea, *op. cit.*, p. 165.

³² Ibidem, p. 233.

³³ Ibidem.

³⁴ Virgil Gheorghiu, *op. cit.*, pp. 11-12.

³⁵ Ibidem, p. 15.

potentiels informateurs de la police secrète. La peur est inspirée par la conviction que la police secrète des communistes roumains, la *Securitate*, est omniprésente et toute-puissante, même au-delà des frontières nationales. Dans le roman de Gheorghiu, l'angoisse arrive à des formes inouïes : « N'oubliez pas que Paris est la plus grande ville communiste du monde. Il y a plus de communistes qu'à Bucarest, à Varsovie et à Prague. Ils nous tiendront au courant de tous vos agissements. Ils nous diront même ce que vous rêvez la nuit »³⁶. À la fin du roman l'*Exterminateur*, Diana, la femme du professeur, affirme :

Vous, les Français, vous êtes le peuple le plus intelligent de la terre. Il y a une seule chose que vous ne comprenez pas. Vous ne comprenez pas que le communisme est pire que l'enfer. [...] des milliers de rescapés sont venus entre vos murs et vous ont raconté les atrocités qu'ils ont subies. [...] Vous ne voulez pas les croire.³⁷

Le roman de Gheorghiu se termine en véritable dystopie, avec les réflexions des agents de la *Securitate*, qui sont convaincus que « La France deviendra une république populaire comme l'Albanie, la Roumanie, la Cambodge »³⁸.

4. Dystopie ou récit de témoignage ?

Virgil Gheorghiu et Oana Orlea mélangent la formule du roman policier avec la dystopie pour introduire une pensée politique. En évitant l'autofiction et le récit de témoignage, mais en laissant transparaître le fait que leurs fictions sont inspirées par leurs vies, Orlea et Gheorghiu filtrent une réflexion politique concernant le système totalitaire communiste à travers un genre littéraire agréé par le grand public.

La clé de voûte qui soutient la structure de ces romans est le thème de la peur et de l'insécurité qu'elle génère dans un univers dystopique où la propagande communiste réussit à cacher la réalité. Mais, au delà des thèmes dystopiques comme la peur, la trahison, la surveillance continue de la police secrète, l'angoisse qui domine la vie des exilés est motivée par le fait que le monde libre leur semble fragile, la naïveté des occidentaux, qui ne croient pas aux périls imminents qui menacent la démocratie, les épouvante. Le lien entre biographie et fiction provient dans les romans de Orlea et de Gheorghiu de leur conviction que la littérature de témoignage est fondamentale pour révéler la vérité des régimes communistes, de leur force de contrôler les destins des gens jusqu'à la transformation de l'État

³⁶ Ibidem, pp. 111-112.

³⁷ Ibidem, pp. 201-202.

³⁸ Ibidem, p. 198.

entier en prison. L'angoisse qui domine la vie des rescapés dans *Un sosie en cavale* et *Le Grand exterminateur* est décrite à travers les traumas provoqués par la guerre froide, mais, surtout, montre que ces écrivains témoins de l'histoire utilisent la dystopie pour écrire un récit de témoignage métaphorique.

Bibliographie

- ALFARO AMIEIRO, Margarita, « La experiencia totalitaria en Europa después de la IIGM. Voces de mujer: exilio, denuncia y escritura en lengua francesa. Oana Orlea y Rouja Lazarova », *Revista de Filología Románica*, 2016, Vol. 33, Número Especial, pp. 13-22.
- CLIT, Radu, « Le phénomène Pitești, son cadre totalitaire et la destruction du lien social », *Synergies Roumanie*, no. 3 – 2008, pp. 171-185.
- DRAGANOIU, Claudia, « La „réhumanisation” de l'Autre dans *La Vingt-cinquième heure* de C. V. Gheorghiu », *Recherches*, no. 11, automne, 2013, pp. 91-98.
- DURANDIN, Catherine, « Le système Ceausescu. Utopie totalitaire et nationalisme insulaire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, Jan. – Mar., 1990, no. 25, pp. 85-96.
- GHEORGHIU, Virgil, *La 25^e heure*, Paris, Editions du Rocher, 2016.
- GHEORGHIU, Virgil, *Le grand Exterminateur*, Paris, Plon, 1978.
- ION, Elena, « The Red Square Organization. The Author Oana Orlea at Odds with the Communist Regime », *Research and Science Today. Social Sciences*, 2(24)/2022, pp. 247-275.
- IONESCU, Arleen, « Makarenko's and Țurcanu's Re-Education Projects: Debunking a Myth in Romanian Historiography », *Partial Answers: Journal of Literature and the History of Ideas*, Volume 20, Number 1, January 2022, pp. 1-26.
- GOMA, Paul, *Les chiens de mort ou La Passion selon Pitesti*, trad. Alain Paruit, Paris, Hachette, 1981.
- MORARIU, Iuliu-Marius, « Omul din spatele *Orei 25*. Constantin Virgil Gheorghiu în dosarele Securității », *Sargetia. Acta Musei Devensis*, no 8, 2017, pp. 373-381.
- OKTAPODA-LU Efstria (dir.), *La Francophonie dans les Balkans – La voix des femmes*, Paris, Publisud, 2005.
- ORLEA, Oana, *Un sosie en cavale*, Paris, Seuil, 1986.
- ORLEA, Oana, *Les années volées: dans le goulag roumain à seize ans*, Paris, Seuil, 1992.
- ORWELL, George, *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre*, trad. Philippe Jaworski, Paris, Gallimard, 2021.
- STEICIUC, Elena-Brandusa, « La Roumanie des années staliniennes dans les écrits de deux „Voix de l'exil” Rodica Iulian et Oana Orlea », *Francofonia*, no. 58, 2010, pp. 139-147.

- VUILLEMIN, Alain, « L'épreuve de l'exil dans *Un Sosie en cavale* (1986) d'Oana Orlea, *Persécutez Boèce* (1987) de Vintila Horia, *La Moisson* (1989) de Petru Dumitriu, *Peste à Bucarest* (1989) de Tudor Eliad (1989) et *La Saison morte* (1990) de Georgeta Horodincea », *Eurésis. Cahiers roumains d'études littéraires*, Bucarest (Roumanie), Editions Univers, 1-2/1993, pp.144-149.
- VUILLEMIN, Alain, « L'espace totalitaire à travers *Travels in Nihilon* (1971) d'Alan Sillitoe, *Un sosie en cavale* (1986) d'Oana Orlea et *Mort d'un poète* (1989) de Michel del Castillo », *Analele Universității din Craiova. Seria Științe Filologice. Limbi și literaturi romanice*, no. 1-XXIII, 2019, pp. 207-220.